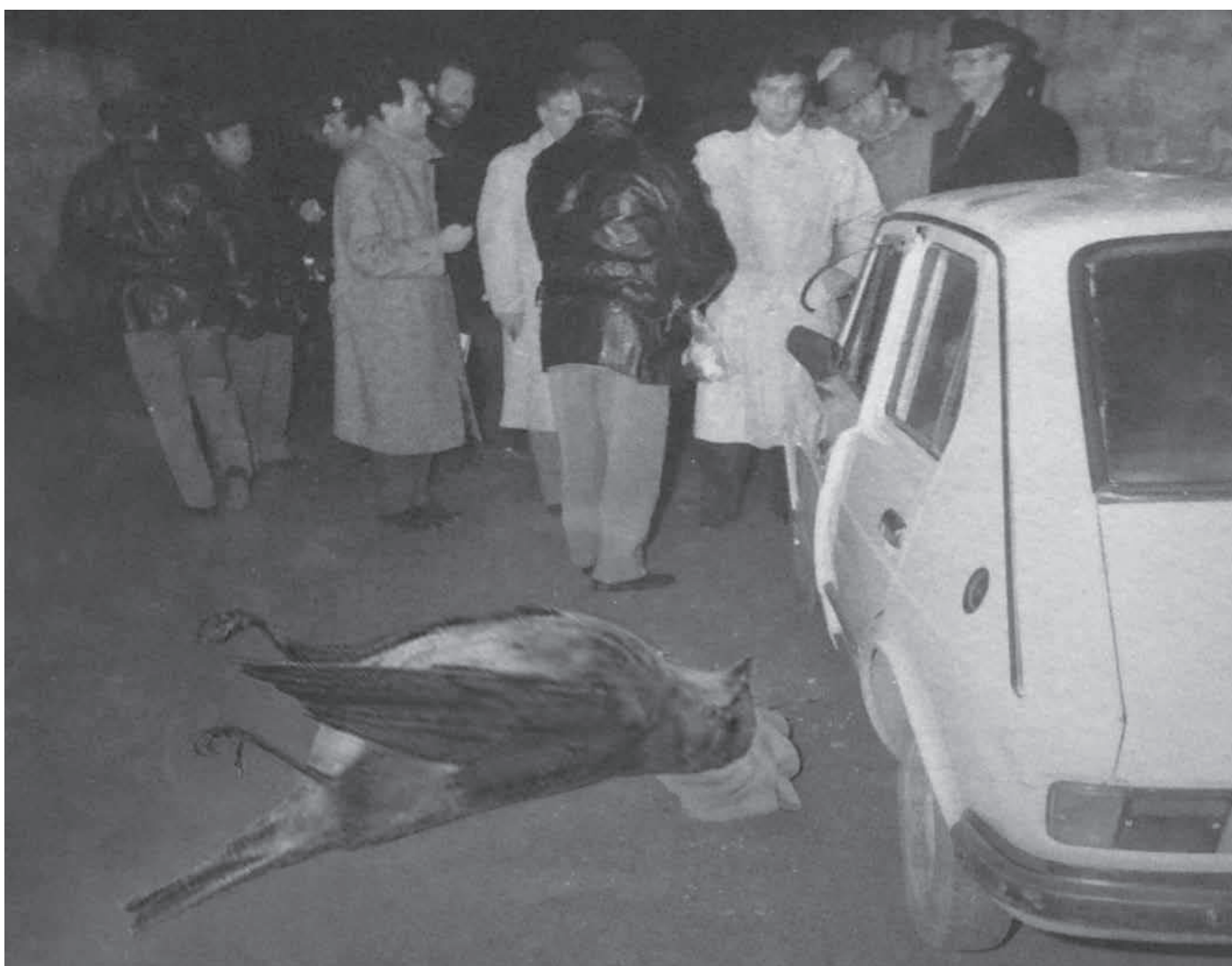


UTOPIES

DES MONDES IMAGINAIRES VUS À LA LOUPE



Adalberto Abbate, *All down to earth*, collage digital (droits réservés)

À la une

Chaque situation comporte sa part de tragi-comique, semblent dire les *Micro Sculptures* de l'artiste italien Adalberto Abbate. Cependant, l'actualité choisie par l'artiste pourrait être qualifiée de banale tant elle fait partie du battage médiatique quotidien : attentat, mariage, vol à l'arraché, corruption, accident de la route, manifestation.

Pour «Utopies : des mondes imaginaires vus à la loupe», l'artiste propose un «work in progress» qui

incite à poser un regard critique sur l'actualité médiatique, qu'elle soit sportive, politique, culturelle, économique ou sociale. Chaque participant est invité à sculpter, à échelle réduite, sa vision du réel tel qu'il le perçoit ou tel qu'il souhaiterait qu'il soit. Ces nouvelles utopies, produites par le public, prennent place au centre d'un enchevêtrement de socles conçu par l'artiste pour rappeler la complexité du tissu social.

En contrepoint, trois lauréats de la bourse Journaliste de presse écrite de la Fondation Jean-Luc Lagardère ont répondu à la proposition d'Adalberto Abbate. Ils se sont essayés à commenter quelques sujets d'actualité de l'année écoulée.

P. 2 – 3

Entretien avec l'artiste Adalberto Abbate

Propos recueillis
par Mauricio Estrada-Muñoz

Inviter un artiste engagé comme Adalberto Abbate au Studio 13/16, c'est ouvrir une porte sur des lectures alternatives de notre quotidien différentes de celles qui nous parviennent par les médias. En proposant un «work in progress» où les productions des adolescents font partie intégrante de l'œuvre, l'artiste nous invite à construire une réalité nouvelle, une utopie, fondée sur les subjectivités de chacun et nourrie de la participation de tous.

P. 4

Aux États-Unis, la croisade des rêveurs

par Léna Mauger

P. 5

Tous Nobel ?!

par Guillaume Pitron

P. 6

Qui sont les enfants de Foxconn ?

par Jordan Pouille

P. 7

Le Studio 13/16, deux ans de créativité

**Centre
Pompidou**

Entretien avec Adalberto Abbate

Propos recueillis

par Mauricio Estrada-Muñoz, commissaire.

Dans sa Sicile natale, Adalberto Abbate s'est fait le témoin d'une réalité insulaire agissant comme miroir grossissant d'une actualité qui dépasse le simple territoire local. Grâce au langage plastique de l'artiste, l'intuition prend subtilement le pas sur la perception que l'on peut avoir des événements du quotidien.

Dans la série *Micro Sculptures* l'artiste se joue des échelles et force notre regard sur des faits divers qui auraient pu passer inaperçus. Cette lecture du banal sorti de son contexte questionne notre indifférence face au monde qui nous entoure ainsi que notre faculté à être critique vis-à-vis des informations qui nous parviennent.

Mauricio Estrada-Muñoz – Comment décrirais-tu l'influence des médias sur ta démarche ?

Adalberto Abbate – Il est clair que les médias influencent l'individu, ils décident des choix esthétiques, des peurs et des valeurs communes. Dès lors, réagir et prendre position de manière critique et subjective est nécessaire pour sortir du néant qui nous entoure.

Être artiste d'aujourd'hui est une façon de contribuer à améliorer la perception de la vie quotidienne en réfléchissant aux dysfonctionnements des médias. L'influence qu'ils exercent sur notre société se traduit dans mon travail par une réaction libérée de tout conditionnement. Je ne crois plus à l'information juste, je crois à la justesse de l'information.

MEM – Quel a été le point de départ de ta réflexion pour le projet « Utopies » ?

AA – Le monde nous apparaît souvent comme un produit préemballé, comme si nous le regardions tous à travers le même prisme, d'un rapide coup d'œil.

En réalité, le monde est constitué de nuances et offre différents angles de lecture. Il n'y a pas qu'une seule façon de décrire une tragédie ou de raconter l'histoire, il n'existe pas de mémoire qui soit si claire et uniforme qu'elle permette de retranscrire fidèlement un souvenir qui convienne à tous. C'est pourquoi, pour « Utopies : des mondes imaginaires vus à la loupe », j'ai voulu créer un laboratoire où l'adolescent puisse partager une partie de son propre quotidien, de ses souvenirs et même de ses rêves; un non-lieu qui per-

mette de prendre ses distances pour changer son propre point de vue et ainsi passer d'observateur à créateur.

MEM – Comment conçois-tu la participation du public dans tes œuvres ?

AA – Je n'aime pas parler de « public », je préfère parler de personnes qui sont partie

prenante des projets que je crée et qui ne sont pas uniquement les destinataires de mes œuvres.

Mon travail se nourrit du point de vue d'autrui : de celui qui collabore à la production, de celui à qui elle est destinée et qui se forge sa propre opinion.



Adalberto Abbate, *The End*, collage digital (droits réservés)

MEM – Quelle actualité médiatique t'a le plus marqué en 2012 ?

AA – J'ai été frappé par les informations décrivant une Europe en crise, les affrontements en Grèce et les protestations en Espagne, et l'Italie, mon pays, où la corruption touche la classe politique, où les citoyens ne savent plus ce qu'il faut combattre et de

qui se défendre. Et puis l'effondrement des droits de l'individu et de sa dignité dans de nombreuses régions du monde, le manège du commerce de produits biologiques et la destruction inexorable de la planète à des fins industrielles. En somme, toutes les informations qui me font constamment réfléchir.

MEM – Que signifie pour toi « être adolescent » ?

AA – C'est le moment le plus important où nous construisons ce que nous serons. C'est l'enthousiasme de rêver à un monde nouveau, moins pire que l'actuel. L'adolescence est également l'âge où l'on ne se focalise pas sur la destination mais sur le paysage le long de la voie.

Aux États-Unis, la croisade des rêveurs

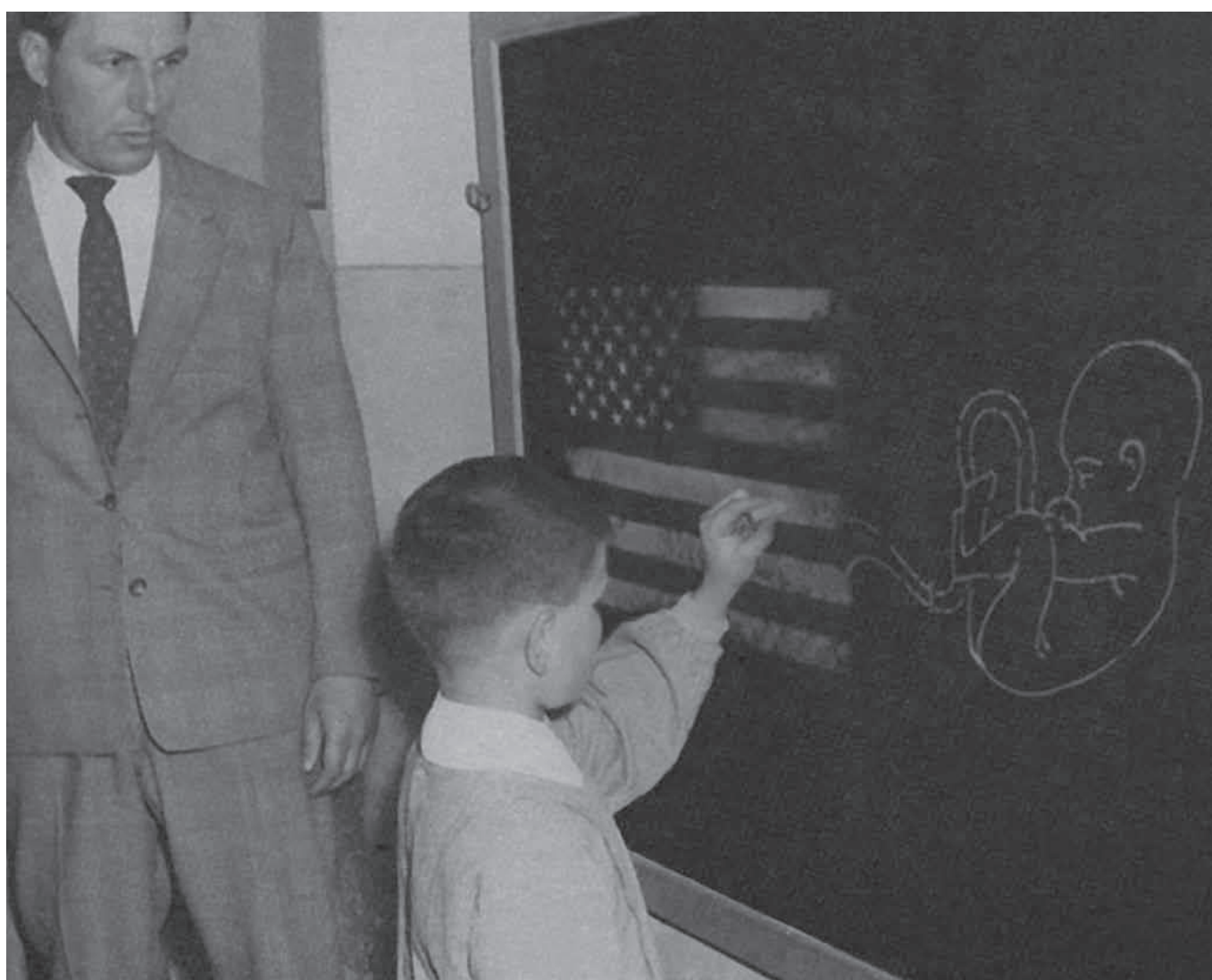
Une actualité 2012 commentée
par Léna Mauger

Ils veulent vivre dans un pays qu'ils aiment mais qui, en réalité, n'est pas le leur. Les *dreamers*, les rêveurs, tirent leur nom du DREAM Act, (acronyme pour *Development, Relief, and Education for Alien Minors*), un vieux projet de loi jamais appliqué sur la régularisation de ceux qui sont arrivés aux États-Unis avant l'âge de 16 ans. Jeunes, intégrés à la société américaine, ils sont fatigués de feindre, de se cacher. À la tête de leur croisade, un journaliste vedette, lauréat du prestigieux prix Pulitzer. Au sommet de sa carrière, José Antonio Vargas, 30 ans, a subitement révélé son imposture. Il est forcé de mentir depuis toujours, écrit-il dans les journaux, en laissant croire qu'il est Américain, alors qu'il fait partie des douze millions de clandestins.

Ses aveux peuvent lui coûter une peine de prison, une expulsion et une interdiction de territoire de dix ans. Sans savoir si les policiers l'arrêteront à la fin d'une conférence, le Philippin part raconter son histoire en public dans plus de vingt États : son premier vol en avion à douze ans, entre Manille et San Francisco, où l'attendent alors ses grands-parents, l'adaptation à sa nouvelle culture, sa passion pour la langue anglaise. Et puis le choc, au bureau des permis de conduire, quand l'employée lui chuchote que sa carte verte est fautive. Sa famille ne lui avait rien dit...

Dès lors, il n'a qu'une idée en tête : « gagner sa nationalité américaine ». Le gosse de Manille décide d'être journaliste. Diplômes, stages, piges, puis, très vite, grands reportages et entretiens pour de célèbres journaux comme le *Washington Post* ou le *New Yorker*. Le jeune reporter est lu et reconnu, mais sa réalité est autre. Il se réveille la peur au ventre, conserve ses photos de famille dans une boîte à chaussures afin d'éviter les questions dérangeantes, n'arrive pas à s'engager dans une relation durable... Pour travailler comme tout le monde, les faux se démultiplient : passeport, carte verte, numéro de sécurité sociale, trois faux permis. Le mensonge lui pèse. « Vous aussi ? », interroge-t-il aujourd'hui les clandestins venant lui demander conseil.

José Antonio Vargas les encourage à faire tomber le masque. Il n'est plus journaliste, il est militant. En juin 2012, il pose au milieu de dizaines de semblables à la une du *Time*. Le président Barack Obama leur donne un espoir : en août, il fait adopter un texte permettant aux immigrés de moins de trente ans arrivés illégalement aux États-Unis avant leurs seize ans d'obtenir un permis de travail de deux ans.



Adalberto Abbate, *One hundred years later*, collage digital (droits réservés)

Près de deux millions de clandestins sont concernés. La plupart sont scolarisés ou travaillaient déjà au noir. Trois mois plus tard, le premier président noir des États-Unis, réélu pour un deuxième mandat, déclare dans son discours d'investiture : « *Je crois que nous sommes capables de tenir la promesse de nos fondateurs, cette idée que si vous avez la volonté de travailler dur, peu importe qui vous êtes ou d'où vous venez ou votre apparence ou qui vous aimez.* »

Les *dreamers* les plus âgés viennent d'avoir des enfants, nés sur le sol américain, à un tournant historique. Pour la première fois, les bébés des minorités ethniques sont plus nombreux (50,4%) que les bébés blancs. Selon les chiffres du Bureau du recensement, révélés en mai 2012, les minorités d'aujourd'hui, hispaniques, afro-américains et asiatiques, constitueront donc, en nombre, la majorité de demain. Ce sont eux qui paieront les retraites des Américains.

Léna Mauger

Après une enfance de globe-trotteuse et des études à Sciences-Po Paris, elle se frotte au journalisme, presse et télévision : *Nouvel Observateur*, *Elle*, *Le Monde*, *France2*, *Canal+*... En 2009, elle reçoit la bourse Journaliste de presse écrite de la Fondation Jean-Luc Lagardère. Elle publie des grands reportages dans la revue *XXI*, dont elle devient adjointe à la rédaction en chef.

Tous Nobel ?!

Le 12 octobre 2012 ? Rien dans les livres d'histoire... Un jour aussi mémorable que le sacre de Clovis, la prise de la Bastille et la fin de la deuxième guerre mondiale. Or, après quelques semaines, plus personne ne se souvient de ce grand soir... Ce jour-là, j'ai porté un toast avec quelques amis. J'ai dit que c'était notre devoir à tous d'inscrire sur nos C.V. que nous étions dorénavant lauréats du prix Nobel de la paix... Il y a eu un grand blanc. Tout le monde s'est senti un peu bizarre : je crois que j'ai fait un bide. Avouons-le, nous l'avons accueilli avec scepticisme, ce Nobel. Il sonnait faux, malmenait notre ronron grincheux, habitués que nous sommes à associer notre vieille Europe à la crise, aux déficits, aux mauvaises nouvelles. À l'heure où l'on déplore la mort des utopies et où, comme disent les Africains, « l'homme blanc vit seul » — 40% des appartements parisiens sont occupés par des célibataires — cette récompense ne nous rappelle-t-elle pour-

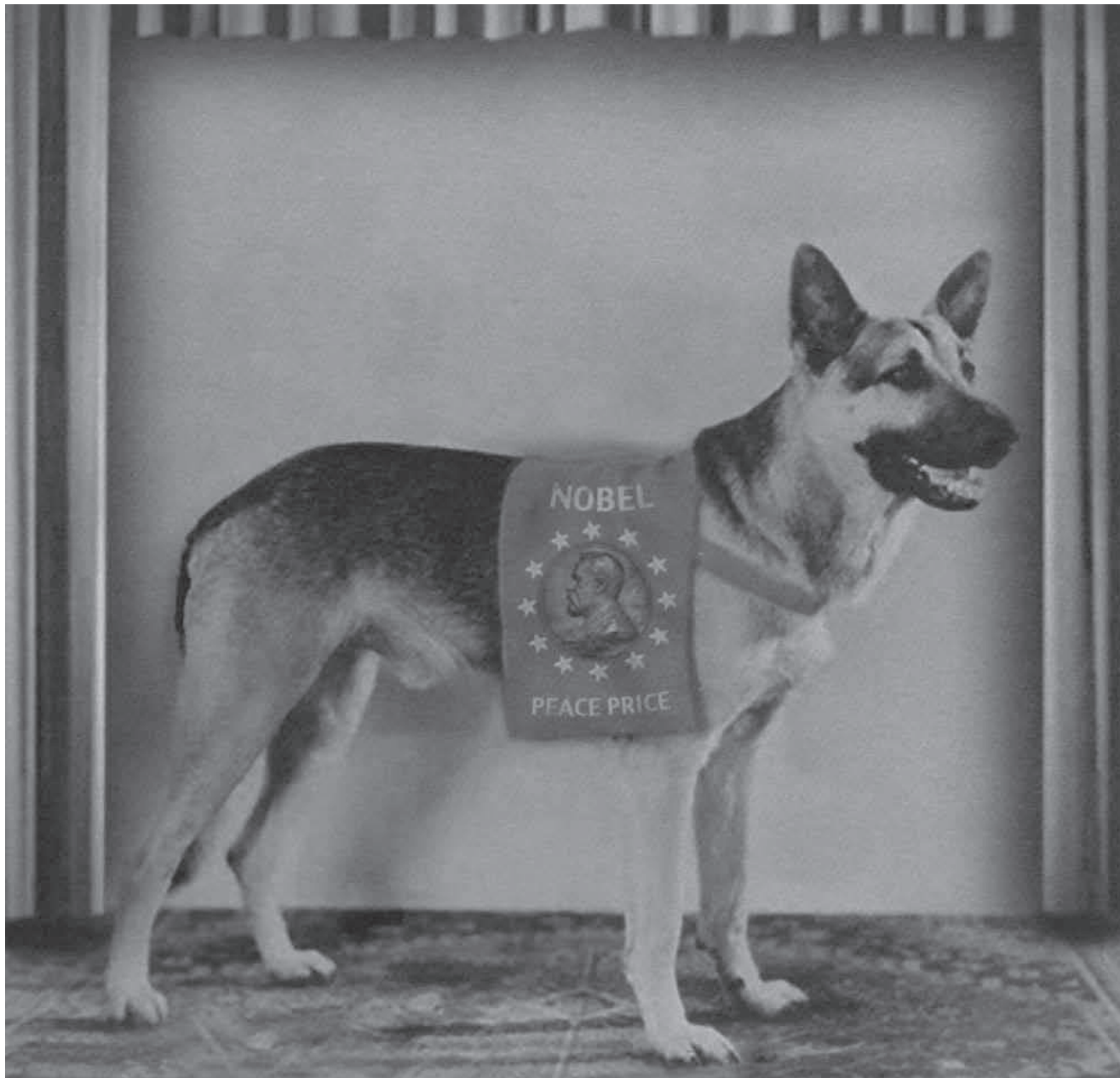
tant pas au succès de nos réalisations collectives ? Mais l'air de cet hiver est grisâtre et triste, que voulez-vous ! Et puis, le pessimisme est tellement plus chic... La rumeur de ce millénaire naissant est plutôt à l'évocation de tel ou tel âge d'or perdu. On se vautre dans le misérabilisme au prix d'une grave amnésie : tandis que mes arrière-grands-parents ont hérité de la Grande Guerre, mes grands-parents de la Seconde Guerre mondiale et mes parents d'un traité sur le charbon et l'acier sur fond de guerre froide, la génération de l'an 2000 vient au monde dotée... d'un Prix Nobel de la paix. En 2012, mes collègues journalistes, s'ils reportent fiévreusement les agressions dans le RER B, n'en sont plus à compter les soldats tombés au champ d'honneur.

Mais nous nous ennuyons. Endeuillés d'héroïsme, les médias instantanés éteignent notre fragile sérénité avec force faits divers. Leur responsabilité dans

l'inquiétude avec laquelle nous scrutons l'avenir est lourde. À les entendre, nous menons toutes sortes de guerres : économique, des brevets, des sexes, des réseaux sociaux, pour les terres rares... Mais au-delà de cette sémantique belliqueuse, notre prix nous incite à regarder cette réalité en face : nous sommes heureux sans le savoir et l'humanité — Europe en tête — connaît la décennie la moins meurtrière depuis deux siècles.

Quelle chance fabuleuse avez-vous, à l'aube de votre vie, d'hériter d'un monde comme celui-ci ! Quel honneur de livrer de nouvelles batailles loin des tranchées de Verdun et des plages de Normandie ! Ce monde qui vient est loin d'être accueillant. Les défis sont écologiques, technologiques, spirituels... Un ami me disait : « notre responsabilité est moins de créer de la richesse que de la redistribuer ». Dans une Europe en doute, brutalisée par la prolifération d'images et d'informations au point d'avoir perdu tout bon sens, n'est-elle pas, aussi, de prolonger l'œuvre de vos pères en imposant votre paix intérieure ? ●

Une actualité 2012 commentée
par Guillaume Pitron



Adalberto Abbate, *One of us*, collage digital (droits réservés)

Guillaume Pitron

Journaliste pour *Le Monde Diplomatique* et réalisateur de documentaires, ses reportages l'emmènent notamment en Afrique et en Asie. En 2008, Guillaume Pitron reçoit la bourse Journaliste de presse écrite de la Fondation Jean-Luc Lagardère

Qui sont les enfants de Foxconn ?

Le 16 octobre 2012, le rapport d'une association pointait les conditions de travail des ouvriers de Foxconn, le premier fournisseur mondial d'électronique.

Qu'apprend-on ? Que Foxconn emploie des enfants sur sa ligne de production ! Le porte-parole de la firme l'a reconnu, tout en se dédouanant : « Des ouvriers sont parvenus à dissimuler leur âge. » En Chine, l'âge légal pour travailler est fixé à 16 ans. Comme en France. Mais au royaume de la contrefaçon, une carte d'identité est vite maquillée.

Le patron de Foxconn est taiwanais. Ses usines sont en Chine, où la main d'œuvre est éduquée, abondante et (relativement) bon marché. Au fil du temps, Foxconn est devenu le premier employeur privé du pays, avec 1,2 million d'ouvriers.

Ils sont jeunes, la vingtaine pour la plupart, et assemblent des smartphones, des tablettes tactiles, des lecteurs MP3. Ordinateurs, imprimantes et consoles sont également fabriqués chez Foxconn. Regardez à la maison : vous possédez sûrement un objet tout droit sorti de leurs usines chinoises.

Bien sûr, médias ou blogs intéressés par l'actualité numérique se sont précipités sur les révélations truculentes du rapport. Le titre le plus récurrent : « Des ouvriers de quatorze ans dans les usines d'Apple. » Admirez le raccourci.

Car Apple fascine. Et fonctionne presque comme une secte avec un gourou, le regretté Steve Jobs... et ses adeptes aux réactions irrationnelles ! Une grève subite après la mort tragique d'un ouvrier à Shenzhen ? Et les rédacteurs-blogueurs bénévoles de *La Pomme Croquée* ou d'*Apple Style* de redouter aussitôt un retard dans l'approvisionnement de leur prochain gadget.

Avec un ami chinois, je me suis rendu cinq fois à Foxconn : trois fois à Shenzhen, l'usine principale, puis à Chongqing et enfin à Chengdu, dédiée à l'iPad. Mis bout à bout, nous avons passé dix-sept jours à arpenter les dortoirs, à interviewer les ouvriers, à photographier leur quotidien et fuir la vigilance des gardiens omniprésents.

Les petites mains de Foxconn débarquent de toute la Chine, des provinces les moins développées. Leurs parents sont paysans, souvent dépassés par une économie sous amphétamines, un pays qui ne cesse de s'urbaniser. Eux, en revanche, ont des rêves plein la tête. Et tant pis pour les semaines de soixante heures ou les nuits en chambrette de huit lits superposés ; ils découvrent, dans ces austères villes-usines, une société de consommation et une nouvelle vie, loin du carcan familial.

Le soir, en quittant l'atelier et le bleu de travail, filles et garçons oublient la fatigue et se pavanent le long des dortoirs comme lors d'un défilé de mode. Les mecs arborent des chevelures en pétard. Les demoiselles se trémoussent en mini-jupes. Sur les réseaux

sociaux, les Chinois de leurs âges aiment rire de ces ouvriers farfelus... Et oublient un peu vite d'où vient l'outil high-tech avec lequel ils les toisent ●

Une actualité 2012 commentée par Jordan Pouille



Adalberto Abbate, *In God we trust*, collage digital (droits réservés)

Jordan Pouille

Jordan Pouille, 31 ans, (sur)vit dans le smog pékinois avec Lei sa compagne et Lucky, un chien abandonné. Il est correspondant en Chine pour *La Vie*, *Médiapart* et *Le Soir* mais d'autres publications lui font confiance (*XXI*, *Le Monde Diplomatique*). En 2011, il reçoit la bourse Journaliste de presse écrite de la Fondation Jean-Luc Lagardère..

Le Studio 13/16 : deux ans de créativité

En septembre 2010, à l'initiative de son président, Alain Seban, le Centre Pompidou s'est lancé dans une nouvelle aventure dont les jeunes de plus de treize ans sont les protagonistes : le Studio 13/16.

Conçu comme un laboratoire d'expérimentation artistique, ce nouvel espace invite à une expérience unique : dialoguer avec des artistes et des créateurs, découvrir un espace de curiosité, entrer dans un territoire de liberté et de développement personnel.

Inédit, cet espace conçu par le designer Mathieu Lehanneur propose workshops, œuvres interactives, vidéos et découvertes décalées, le tout gratuitement et en accès libre ! Depuis son ouverture, ce n'est pas moins de huit thématiques, toutes plus diverses

qu'inattendues et en lien étroit avec les intérêts des jeunes, qui ont été explorées dans les murs du Studio 13/16 : « Macadam », « Play It Yourself », « Fashion Factory », « Green Attitude », « Planète Manga », « On Air », « Serial Printer » et actuellement « Utopies : des mondes imaginaires vus à la loupe ».

Mais le meilleur reste à venir : en 2013 le Studio 13/16 adapte son format en alternant workshops, week-end festifs et thématiques fortes, le tout en accès libre et complètement gratuit. Jugez-en par vous-mêmes : en février, « Parlez-vous klingon ? » invite à imaginer et à inventer de nouveaux langages, de nouvelles formes de dialogues et d'expressions orale et écrite, un voyage temporel où des artistes partagent leur vision extra-terrestre...

Vous avez des choses à dire mais les mots vous manquent ? Venez en inventer de nouveaux !

Du 13 avril au 16 juin 2013, « Ex situ » transforme le Studio 13/16 en une résidence d'artistes dédiée au street-art où défileront certains acteurs majeurs de la scène actuelle : Marc Jenkins, Vihls, OX, YZ, RERO, LUDO, JonOne. Vous pourrez alors voir ces grands noms du street-art créer en direct avant de vous inviter à produire avec eux !

Mais que serait le Studio 13/16 sans ses Studio Party ? Le 16 février et le 21 juin 2013 nous transformons les espaces en un lieu de fête avec DJs, performances et création ●



Adalberto Abbate, *Occupy Studio 13/16*, 2012, collage digital (droits réservés)

Événements gratuits à venir

STUDIO PARTY
— Le 16 février 2013

PARLEZ-VOUS KLINGON ?
— Du 2 au 17 mars
Le temps d'un voyage temporel, des artistes partagent leur vision extra-terrestre : un monde inspiré de *Star Trek* vous ouvre ses portes sidérales...

EX SITU
— Du 13 avril au 16 juin
« Ex situ » propose une immersion active dans l'univers du street-art, avec certains de ses acteurs et hors de son milieu habituel.

STUDIO PARTY
— Le 21 juin 2013

STUDIO 13/16 AU CENTRE POMPIDOU

Le premier espace pour les jeunes à partir de 13 ans dans une grande institution culturelle.

RDV avec la création sous toutes ses formes !

- Workshops
- Rencontres avec des artistes
- Expériences artistiques
- Soirées Studio Party
- Week-end festifs

Ouvert les mercredis, samedis et dimanches et tous les jours pendant les vacances scolaires.
14H – 18H

ACCÈS LIBRE ET GRATUIT

STUDIO 13/16

Entrée par la « Piazza », la grande place pavée juste devant le Centre Pompidou.
Le Studio 13/16 est au niveau -1

Centre Pompidou
75191 Paris cedex 04
Tél : 01 44 78 49 36
Public handicapé : 01 44 78 16 73
Métro : Rambuteau, Hôtel de Ville, Châtelet
RER : Châtelet-les-Halles

www.centrepompidou.fr/studio1316
www.facebook.com/studio1316

« Utopies : des mondes imaginaires vus à la loupe » bénéficie du soutien de :

 **Preiser**

Avec le soutien de

FONDATION Jean-Luc
Lagardère



En partenariat avec

 **boesner**
FOURNITURES POUR ARTISTES

 **DEEZER**

Commissariat et rédaction en chef
pour ce numéro : Mauricio Estrada-Muñoz
Design graphique : Pierre Vanni

© Centre Pompidou, Direction des publics, 2012
Imprimerie Caractère, Aurillac, 2012